



FAWAZ BAKER EST ARTISTE ASSOCIÉ AU QUARTZ

VOIX D'ALEP

ENSEMBLE FAWAZ BAKER

MARDI 10 (20h30) OCTOBRE 2017

GRAND THÉÂTRE
TARIFS 25€/19€/16€/13€

RÉSERVATIONS
www.lequartz.com
TEL 02 98 33 70 70

PAROLES D'ARTISTES ASSOCIÉS
avec Fawaz Baker
mardi 10 octobre / 12h30 > 13h30
Galerie du Quartz / Gratuit

VOIX D'ALEP

ENSEMBLE FAWAZ BAKER

Oud, chant **Fawaz Baker**

Chant **Joudi Batri**

Qanun, ney **Iyad Haimour**

Violon **Sameh Qatalan**

Darbuka, chant **Samir Homs**

Riq, chant **Muhanad Aljaramani**

Derrière les remparts de la ville historique d'Alep, des mélodies millénaires résonnent depuis la nuit des temps, dans les églises, les mosquées et les cafés, dans les cours et les terrasses des immeubles en pierre de taille. Ces airs se sont transmis de génération en génération, d'un cœur à l'autre et d'un musicien à un autre, en arabe, syriaque, arménien, turc ou kurde, armés uniquement de leur beauté pour se défendre face à l'oubli.

La musique aleppine, creuset de confessions et de cultures multiples, se distingue par son ouverture, sa tolérance et sa spiritualité, fidèle à sa ville d'origine, rarement capitale et jamais sainte. Fawaz Baker a réuni six musiciens syriens ayant jeté l'ancre à Paris pour interpréter ces mélodies traditionnelles dans un esprit contemporain.

PROGRAMME

Peshref Asdgig Muhayyar kurdi

Ouverture composée par un compositeur arménien d'Istanbul de la fin du XIX^e siècle.

Muwachah Billahi Ya Bahi El Chiam

Poème chanté composé par El Bashenk au XVIII^e siècle à Alep, écrit par Abu el Wafa al Rifaai.

Ya Fajri Lamma Tetoul

Chanson syrienne composée par Mustafa Krediyte dans les années 1950.

Gabi

Introduction instrumentale en mode Bayati.

Nawet Asibak

Monologue de Kamil Chamber, un Aleppin vivant au Caire dans les années 1920.

Ertijaal

Improvisation au Oud de Fawaz Baker en mode Mahour.

Samai Nicolaki

Pièce instrumentale d'un compositeur grec du début du XX^e siècle.

Ala rodil habib

Chanson folklorique de la ville syrienne de Latakia

Hizzi

Chanson traditionnelle d'Alep « Qadd »

Ertijal

Improvisation au Qanun de Iyad Haimour en mode Hijaz

Ya Mariamou el Bikrou

Hymne maronite à la Vierge Marie

Zeybak Hijaz

Marche militaire de janissaires sur neuf temps

Zal Ahyaf

Chanson « qadd » écrite par le grand compositeur aleppin Omar Al-Batj

Ertijal

Improvisation au violon de Sameh Qatalan en mode Rast

Zabyon Minna I Turki

Muwachah de tradition aleppine en mode Rast

Longa Kardjigar

Danse instrumentale de Lawtaji Andun, compositeur ottoman du XIX^e siècle.

Wallazi Wallak

Muwachah de tradition aleppine en mode Bayati

Zaman

« Qadd » aleppin traditionnel

Heyajjel Ashwak

Suite de trois pièces chantées de la tradition soufie de la confrérie El-Hilaliya

FAWAZ BAKER ET LE COLLECTIF DES MUSICIENS SYRIENS

artiste associé au Quartz

Musicien dès l'enfance, Fawaz Baker fut architecte de profession avant de se consacrer exclusivement à la musique. Dessiner l'espace et le temps, accueillir le silence : la transition lui fut naturelle. De l'accordéon de son enfance en accompagnement du chant, au clavier puis à la contrebasse, il a exploré plusieurs univers (hard rock, jazz, blues) et consacré des années à l'étude de la musicologie et des influences multiples de la musique aleppine (Ottomane, Iranienne, Arménienne, Indienne et d'Asie centrale, dont la tradition soufie).

La guerre a finalement arraché le joueur de Oud à sa ville et à tout ce qu'il avait construit, même s'il a tenu à rester longtemps solidaire de ses habitants : il a dirigé plusieurs années le Conservatoire de Musique d'Alep où, dit-il, le plus grand défi était de composer entre l'enseignement de la musique classique occidentale et celui de la musique traditionnelle orientale.

Au-delà de la joie et de la tristesse, la musique lui permet d'inventer de nouveaux sentiments et de créer une nouvelle mémoire. Musicien engagé, Fawaz Baker passe une partie de son temps dans les camps de réfugiés syriens au Liban et en Jordanie pour transmettre aux enfants sa passion de la musique, et leur faire réapprendre le silence, loin de la bruyante guerre.

ENTRETIEN AVEC FAWAZ BAKER

Réalisé par l'équipe de Plan Bey

Pouvez-vous retracer votre parcours ?

Cela risque d'être très long ! Le mieux est sans doute de commencer par le début. Je suis Syrien, architecte de formation. Je suis arrivé à Paris en 1980 pour y poursuivre mon cursus universitaire, puis je suis rentré à Alep au début des années 1990.

Pendant 20 ans, avant de retourner en France poussé par la guerre, j'ai eu plusieurs carrières. J'ai enseigné à l'école d'architecture, monté une agence... Et puis, 5 ans avant de revenir ici, j'ai tout arrêté pour me consacrer totalement à la musique, jusqu'à occuper la fonction de directeur du Conservatoire d'Alep.

Qu'est-ce qui a fait que vous êtes passé de l'architecture à la musique ?

La musique a toujours été la seule chose constante dans ma vie. J'ai commencé à en faire vers l'âge de 9 ans et puis un jour, je me suis retrouvé seul sur scène avec un accordéon dans les mains. C'est comme ça que j'ai appris le métier. Je n'aime pas le terme « autodidacte » - c'est manquer de respect à ceux qui ont appris mais, puisqu'il n'y a pas d'autre mot, c'est ce que je suis. Je n'ai jamais été officiellement élève d'une école de musique, j'ai toujours lutté pour garder mon activité musicale. La société syrienne a une particularité : le concept de musicien professionnel n'existe pas, ce pour de nombreuses raisons, notamment historiques. Même les bons musiciens ont un autre métier.

Et vous êtes en accord avec cela ?

Oui, c'est quelque chose que j'approuve. La non professionnalisation était d'ailleurs la norme dans toutes les sociétés. Seuls les musiciens de cour vivaient de leur pratique. Les autres avaient tous une autre activité. Cette ouverture a beaucoup apporté à la musique.

Si, à un moment donné, j'ai décidé de m'y consacrer entièrement, c'est parce que la culture allait très bien avant la guerre en Syrie.

Il n'y avait pas de censure, par exemple ?

Si. Mais on en avait l'habitude. On savait comment interagir avec ces gens-là. On a réussi à tracer une voie qui n'avait rien à voir avec le pouvoir. Avant que la guerre ne nous rattrape, les choses allaient vraiment dans le bon sens.

Je suis pourtant sorti déçu de mon expérience au conservatoire. J'ai vraiment essayé d'obliger les gens à s'ouvrir les uns aux autres, à instaurer un dialogue entre la musique occidentale et la musique arabe. Ce fût un échec très douloureux.

Vous avez eu envie d'arrêter ?

Non. Je n'avais pas réussi dans cette école, mais j'avais essayé, j'avais poussé les choses jusqu'au bout et j'avais envie de continuer. Ce que j'ai fait dans le privé en ouvrant mon propre centre.

Lorsque j'ai quitté ma maison à cause des bombardements, j'avais 4 projets en cours, notamment en Bretagne. Je voulais être un pont entre l'Orient et l'Occident. Dès qu'une musique devient « classique », elle s'enferme et elle perd de sa créativité. L'ouverture n'est pas une lubie. C'est une nécessité. Elle ne doit pas être seulement entre cultures, elle doit aussi être entre les époques.

C'est à dire ?

Je rencontre d'excellents musiciens baroques, classiques, de jazz... Il est scandaleux de constater qu'il y a si peu de projets qui les unissent. Je pense qu'ils souffrent de cette fermeture. C'est une volonté assez nouvelle, mais je voudrais ne pouvoir monter que des projets transversaux. En ce moment, par exemple, je travaille sur un projet qui réunit une guitare classique, mon oud, et j'aimerais y ajouter un contrebassiste de jazz.

Comment vous y prenez vous pour faire s'entendre tous ces genres ?

Tout passe par l'écriture. Je n'écris pas dans l'abstrait. Je rencontre d'abord le musicien, je m'imprègne de ses sensibilités. J'écris sa partition pour lui. Après, je le laisse faire, je ne suis pas un « directeur », je suis un « proposeur ». Je propose un point de départ. C'est un vrai engagement. Nous sommes tous voués à nous ouvrir, aussi difficile et douloureux que ce soit, sinon ça ne marchera pas. Nous ne pouvons pas continuer comme ça. Je ne parle pas seulement d'une ouverture entre cultures. Je pense aussi aux genres, aux générations...

Pour en revenir à la musique, j'écris pour chacun dans sa tradition à lui. Je dois être sensible à la personne pour faire se rencontrer les cultures. Lorsque je dis culture, il ne faut pas entendre Occident et Orient mais baroque, jazz ou musique ottomane. Tous ces « conflits » s'apaisent dès que je couche les notes sur le papier. À mon échelle, je suis un fabriquant d'identité. Je ne comprends pas le discours sur l'assimilation. Une identité est en perpétuelle construction, en constante transformation.

Et vos projets, aujourd'hui ?

Mon parcours professionnel, ma carrière ne m'intéressent pas. Je m'attache uniquement à mon cheminement musical, aux essais, aux laboratoires musicaux que j'ai montés. La réussite pour moi, c'est lorsque je joue avec un partenaire et que la rencontre fonctionne. Si je n'ai, ne serait-ce que 3 minutes comme cela dans un concert d'une heure, c'est déjà beaucoup. Ces 3 petites minutes peuvent ensuite être la source de plein d'autres choses.

Le premier de ces projets est *Voix d'Alep*. Je l'ai présenté le 6 janvier 2016 à l'Institut du Monde Arabe. Six musiciens syriens vivant à Paris ont joué la musique d'Alep à un public parisien. Ils continuent d'ailleurs à tourner partout en Europe, mais j'aurais aimé des dates dans le monde arabe... Malheureusement, le monde arabe a d'autres choses à faire en ce moment...

J'ai également un projet avec l'Orchestre de Chambre de Paris et la Philharmonie. Cela m'amuse énormément : proposer une alternative et marier la musique tonale et la musique modale est au cœur de mon projet.

Vous avez aussi monté des écoles...

Oui, et c'est sans doute la chose qui m'importe le plus. Je les ai créées avec une activiste égyptienne rencontrée dans un colloque de l'Unesco où j'étais invité pour parler du patrimoine immatériel de la Syrie. J'ai juste dit vouloir transmettre mon répertoire à la jeunesse. Au lieu de parler, j'ai chanté. J'étais très sérieux ; je ne voulais pas laisser les enfants aux extrémistes. Pour cela, j'ai une arme énorme : la musique. Avec elle, je peux lancer des bombes de musique dans leur camp.

Nous avons aujourd'hui trois écoles où nous avons formé 150 élèves. L'une est dans un camp au Liban à quatre kilomètres de la frontière syrienne, la seconde dans le camp de Chatila à Beyrouth, sans doute l'un des pires endroits au monde. Il n'y a pas de silence. La dernière est à Aman, en Jordanie.

Ce sont des écoles de musique professionnelles, pour former de bons musiciens qui vivent grâce à la musique. Il ne s'agit pas de faire de l'art pour faire de l'art, c'est une ascension sociale. C'est leur donner un autre moyen que la violence pour gagner leur vie.

Elles sont uniquement réservées aux syriens ?

Les mécènes ont, à un moment, voulu restreindre l'accès aux seuls syriens, mais il n'était pas question d'abandonner cet esprit d'ouverture, de mélange. Ce n'est pas parce que je suis né en Syrie que je n'apprends la musique qu'aux syriens ! Nous acceptons de plus en plus les enfants libanais, palestiniens ou jordaniens dans nos écoles. C'est d'ailleurs pour cela que nous n'avons pas ouvert d'école en Turquie : les autorités voulaient séparer les garçons des filles. Laisser faire sur une question de genre, c'est ouvrir la porte à toute sorte de ségrégation. C'est vraiment dommage.

Nous avons les moyens d'ouvrir trois ou quatre très bonnes écoles là-bas : mes meilleurs musiciens vivent aujourd'hui à Gaziantep et la plupart des financements viennent d'Allemagne, qui, pour des raisons historiques, investit beaucoup plus volontiers en Turquie qu'ailleurs...

Comment fonctionnent-elles ?

Les étudiants sont sélectionnés à l'entrée. Seuls 10% des candidats sont retenus. Mais ces 10% sont les meilleurs que j'ai eus, tout simplement parce qu'ils s'ennuient ! Ils n'ont rien : ni Ipad, ni télévision, ni téléphone ce qui leur permet de développer leur créativité, leur imaginaire. Ils arrivent à l'école sans savoir ce qu'est la musique, sans connaître une seule chanson parce qu'il n'y a même pas de radio dans les camps. Alors, ils inventent leur jeu.

La moitié de notre budget est dépensé en transports, tant pour les enseignants que pour les élèves. À Chatila, l'organisation est plus compliquée, ces gamins n'ont pas de papiers et nous ne pouvons pas les sortir du camp. Les conditions sont un peu pénibles mais les résultats sont là, alors on continue ! Et nous ne les formons pas uniquement à la pratique musicale. Mon association, Work for Hope, les forme aussi aux métiers techniques de l'art.

Les parents sont payés pour que leurs enfants assistent à nos cours. Si un enfant peut rapporter 1 dollar par jour en ramassant des patates, nous donnons ce dollar à la famille. Notre succès est à 80% dépendant des parents.

La formation n'a pas de durée précise. Certains restent six mois, d'autres quatre ans. Quelque soit le temps passé avec nous, l'issue est toujours positive ; certaines filles n'ont suivi l'école qu'un an, mais cette année a suffi à leur faire refuser le mariage arrangé auquel elles étaient destinées.

Les enfants ne sont pas livrés à eux-mêmes après la formation, nous formons des groupes, les aidons à trouver des contrats... Je voudrais faire venir les très bons ici, en France, grâce à des bourses. Certains sont vraiment doués. Et puis, chaque année, nous louons une grande salle à Beyrouth et nous faisons un concert. Nous y invitons des intellectuels syriens et libanais pour faire parler de nous. Je pense que l'issue est là, la musique coûte moins cher que la guerre pour arranger les choses. Nous faisons peur aux autorités, et ça, c'est le signe que nous sommes sur la bonne voie.

Vous êtes nouvellement artiste associé au Quartz. Quels sont vos projets ?

Oui, pour trois ans ! Ils vont me forcer à devenir quelqu'un de sérieux et ça me plaît, d'autant plus que Le Quartz est déjà dans cet esprit d'ouverture au monde. Il y a aussi toute la culture bretonne que j'aimerais pouvoir continuer à explorer. Je travaille depuis 10 ans avec Erik Marchand de la Kreiz Breizh Akademi. Nous avons un projet avec des Sonneurs, cela risque d'être intéressant : ils ne peuvent jouer que 5 notes et ne peuvent pas moduler le volume sonore...

Je vais également donner un concert dans les îles du Ponant, je suis toujours partant pour essayer de nouvelles choses !

D'autres artistes syriens vont entrer dans l'aventure du Quartz...

Ce qui m'embête là-dedans, c'est le mot syrien. Je travaille avec des artistes du monde arabe, turcs et, oui, j'embarque tous ces gens-là avec moi. Je vais aussi en rencontrer d'autres. Mais je ne veux pas être catalogué « artiste syrien », on me demande trop de ne travailler qu'avec des syriens. Je ne suis pas que musulman, que arabe, que syrien. Je veux rencontrer des gens d'horizons différents. Je viens du soufisme et la première chose que l'on apprend c'est de ne pas dire qu'on est soufi, de ne donner une étiquette ni à soi, ni aux autres. Je comprends qu'il faille passer par les clichés pour faire parler de mes projets, mais je ne serai jamais celui qui les fabrique.